



Pour une partie de la presse italienne, l'octogénaire aux allures d'éternel jeune homme est devenu le symbole du crédit bancaire réservé aux « happy few ».

Photo Bruno Delessard/
« Challenges »-RÉA



Les points à retenir

- Pour la troisième fois en six ans, le financier Romain Zaleski est en train de finaliser avec ses banques une restructuration de la dette supportée par son holding, Carlo Tassara, mis à mal par la crise.
- A quatre-vingts ans, ce proche de Giovanni Bazoli, l'influent patron d'IntesaSanPaolo, est devenu la cible d'une partie de la presse italienne.
- Pour ses détracteurs, le traitement de faveur que lui réservent les milieux financiers

« plus difficiles les cessions d'actifs ». Quant aux liens avec Giovanni Bazoli, un proche de Romano Prodi considéré comme un pilier de la finance catholique dans la péninsule, ils remontent au début des années 1990, lorsque Romain Zaleski facilita l'entrée du Crédit Agricole dans Banco Ambrosiano Veneto...

« Je n'ai jamais fait partie du « salotto buono » » (l'establishment milanais), insiste aujourd'hui le financier franco-polonais qui a pris la nationalité italienne il y a seulement un an. En revanche, il rappelle que Mario Draghi (à l'époque gouverneur de la Banque d'Italie) a donné son feu vert à l'entrée de sa société Tassara dans le capital d'Intesa SanPaolo. Convaincu que la « campagne » dont il fait l'objet n'est pas le fruit du hasard, il reste plutôt flou sur le destin de sa galaxie : le holding luxembourgeois Argepa (créée en 2000), la fondation de droit néerlandais Zygmunt Zaleski (du nom de son père) et ses deux sociétés sœurs Tanagra et Ajanta. « Je ne sais pas ce que sera l'avenir du groupe Tassara. Mes enfants n'ont jamais voulu prendre la responsabilité de la société. Personne n'a le contrôle, pas même moi », confie-t-il en rejetant l'accusation d'opacité. « Ces fondations de droit anglo-saxon sont basées à Amsterdam, pas au Liechtenstein. Ma fille est trésorière de la fondation Zygmunt, mais à titre bénévole. D'ailleurs, je ne peux pas prélever 1 euro de mes fondations. »

Parmi ses principaux actifs, Romain Zaleski reste particulièrement fier de sa banque polonaise Alior, lancée en 2008 et présidée par sa fille Héliène Zaleski. « C'est ma plus belle entreprise : une banque que j'ai créée à partir de rien. » Moins d'un an après sa cotation, ses 35 % dans Alior Bank sont valorisés à 400 millions d'euros.

Nul doute qu'une des clefs du « dossier » Zaleski réside aussi dans sa personnalité et son parcours hors-norme. En réalité, le milliardaire janséniste - qui a commencé sa carrière chez Revillon Frères avant de devenir trésorier de l'UDF à la fin des années 1970, puis de participer au sauvetage du groupe minier Comilog au Gabon -, a toujours aimé brouiller les pistes. Marié en

Il reste flou sur le destin de sa galaxie : le holding Argepa, la fondation Zygmunt Zaleski et

Romain Zaleski : le miraculé de la finance italienne

INSTANTANÉ // Huit ans après avoir aidé EDF à mettre la main sur Edison, le financier franco-polonais a vu la valeur de son empire de participations s'effondrer. Mais les banques italiennes s'appêtent à lui accorder un troisième moratoire jusqu'en 2016.

Pierre de Gasquet
pdegasquet@lesechos.fr
— Correspondant à Rome

À u XVIII^e siècle, le quartier de Chiaia à Naples, très prisé par l'aristocratie locale, était particulièrement recommandé aux « convalescents ayant des problèmes respiratoires », en raison de la qualité de son air. C'est là que l'homme d'affaires Romain Zaleski est venu disputer son dernier tournoi de bridge. Pour un milliardaire « techniquement en faillite », comme le définit la moitié de la presse italienne, « Monsieur Z » affiche une singulière sérénité. Pas question de rater son tournoi pour cet X-Mines, ex-champion de France de bridge. Tout juste prendra-t-il le temps d'aller admirer les « Sept Œuvres de la Miséricorde » du Caravage au Pio Monte. À quatre-vingts ans, le milliardaire franco-polonais, longtemps le plus courtisé de la péninsule, est loin de se laisser abattre. Et surtout pas par une campagne de presse « malveillante », alimentée par des esprits vindicatifs.

« Je suis devenu une sorte de "star négative". C'est vrai que nous avons frôlé la liquidation de Tassarà (sa société holding, NDLR) et que j'ai sans doute fait une erreur en ne cédant pas mes participations bancaires plus tôt. Mais je n'ai bénéficié d'aucun traitement de faveur », s'insurge Romain Zaleski, ~~un fait qui a été instauré dans les Salons de~~

l'hôtel Majestic, à Naples. Il conteste aussi la présentation de sa société comme un « hedge fund ». Pour lui, Tassarà est « une société industrielle qui a pris des participations dans le secteur financier ». Seulement voilà : cet octogénaire à l'œil bleu pétillant et aux allures d'éternel jeune homme est devenu un symbole. Celui du crédit bancaire réservé aux « happy few », sur fond de débandade du « capitalisme relationnel ». « J'aimerais que les banques fassent crédit à qui le mérite, mais je ne suis pas sûr qu'il en soit toujours ainsi », a récemment lancé le directeur général de la Banque d'Italie, Salvatore Rossi, sans citer de noms. Dans la presse, « Monsieur Z » est désormais logé à la même enseigne que Luigi Zunino, l'ex-roi des promoteurs immobiliers en quasi-faillite, ou le magnat des assurances Salvatore Ligresti, placé aux arrêts domiciliaires en juillet, deux exemples pas forcément très flatteurs. En plein « crédit crunch », le nouvel accord de rééchelonnement de la dette de Tassarà, sur le point d'être finalisé, fait encore jaser. « Qui peut se permettre de perdre près de 2 milliards d'euros, avec des bilans dans le rouge sans interruption depuis 2008, après avoir reçu en prêt une montagne d'argent de plus de 9 milliards d'euros des banques ? » s'interroge le quotidien économique italien « Il Sole 24 Ore ». « Allez l'expliquer à l'un des dizaines de milliers de petits entrepreneurs qui se sont vu refuser

une garantie pour retard de remboursement », insiste le journal du patronat italien.

Classé quatrième fortune professionnelle française (avec un patrimoine de 11,3 milliards d'euros) par le magazine « Challenges » en juillet 2008, juste avant la crise, Romain Zaleski — connu pour son rôle clef dans le « raid » d'EDF sur l'électricien Edison en 2001 et sa guerre larvée avec la famille Duval au sein du groupe minier Eramet —, fait figure de « miraculé » dans la péninsule. Après s'être invité au capital des principales banques italiennes (Intesa SanPaolo, MontePaschi, UBI, Mediobanca...), il va devoir leur faire des concessions.

« Le champion de bridge s'est transformé en joueur de poker »

Aujourd'hui, la société Carlo Tassarà, basée près de Brescia, en est à son troisième « round » de restructuration de sa dette bancaire (2,2 milliards d'euros) de six ans. De l'aveu même de Pietro Modiano, ex-directeur général d'Intesa SanPaolo nommé à la présidence de Tassarà en 2008, la société affiche aux cours actuels un patrimoine net négatif (Net Asset Value) de 600 à 700 millions d'euros. Début octobre, les deux principaux créanciers : Intesa SanPaolo et Unicredit ont déjà donné leur feu vert à un rééchelonnement de dette jusqu'au 31 décembre 2016, sous condition de certains aménagements en matière de « gou-

vernance ». En théorie, les autres banques créditrices (UBI, MontePaschi, Banca Popolare di Milano, Carrige...) ont jusqu'à demain pour donner leur aval définitif. « L'accord est encore en cours de finalisation, confirme Romain Zaleski. Mais ce n'est pas vraiment un moratoire. C'est moi qui ai donné du temps aux banques. Elles vont entrer au capital de Tassarà sans droit de vote à travers des instruments participatifs. » Pour l'heure, l'administrateur délégué de Tassarà reste son ancien bras droit, Mario Cocchi, un « ami de trente ans ». Malgré la satisfaction de principe des principales banques créancières, le traitement privilégié du « dossier Zaleski » continue à faire débat dans la Péninsule. Certains y voient l'archétype de la dégénérescence d'une forme de « capitalisme de connivence ». La RAI (la télévision publique italienne) en a même fait un cas d'école en insistant sur les relations « incestueuses » entre l'intéressé et le patron d'Intesa SanPaolo, Giovanni Bazoli, quatre-vingts ans, qui règne encore sur le premier groupe bancaire italien. Le plus choquant pour certains analystes est que les banques aient consenti des prêts sans garantie à Romain Zaleski pour lui permettre d'investir dans leur propre capital. « Il faut se souvenir que toutes les banques faisaient la queue pour lui prêter de l'argent avant la crise », nuance toutefois un de ses principaux créanciers.

« En réalité, le champion de bridge s'est transformé en joueur de poker », explique un banquier italien. « Il n'a pas vu venir la descente des cours de Bourse et ses actifs se sont dégonflés. Le traitement de faveur n'était pas tant de lui accorder le crédit, mais d'accepter qu'il détienne toujours les leviers de contrôle de l'entreprise, ajoute ce connaisseur du dossier. Si les cours remontent, ce n'est pas forcément idiot d'attendre. Ce qui serait absurde, ce serait de lui laisser le choix du moment de vendre. » Pour Intesa SanPaolo, son principal soutien historique, il n'y a pas eu en tout cas de « traitement privilégié ». Outre le fait que Romain Zaleski a déjà remboursé plus de 60 % de sa dette bancaire à travers des cessions d'actifs depuis 2008, la banque rappelle aussi qu'elle a accordé des moratoires à plus de 80.000 entreprises sur la même période. Tout juste reconnaît-elle qu'une gouvernance trop favorable a sans doute rendu, par le passé,

Ses deux sociétés sœurs Tanagra et Ajanta.

Même s'il traverse une passe délicate, « Monsieur Z » n'est jamais à court de nouveaux paris.

secondes noces à Hélène de Pritzwitz (jointaine descendante de Catherine II de Russie), il voyage en « classe éco » et vit dans une villa sans prétention dans la banlieue de Milan. Fils d'un grand intellectuel polonais, Zygmunt Lubicz-Zaleski, exilé à Paris, et d'une mère médecin militaire déportée à Ravensbruck, il n'aime guère s'étendre sur son enfance à Varsovie où il a servi d'agent de liaison de la résistance polonaise. À l'âge de onze ans, « Ce serait trop long à raconter », esquive-t-il. En revanche, il est plus disert sur ses amitiés politiques. « Je ne suis pas sectaire : j'ai d'aussi bons rapports avec Giulio Tremonti (ex-ministre de l'Économie de Silvio Berlusconi, NDLR) qu'avec Massimo D'Alema. » D'ailleurs, pour lui, un des grands mérites de l'ex-Premier ministre polonais, Tadeusz Mazowiecki, le « premier homme du changement » qui vient de mourir fin octobre à Varsovie, reste d'avoir évité à la Pologne « une chasse aux sorcières », contrairement à ce qui s'est passé en France après la Libération.

Philanthrope et mécène assidu, réputé proche du Vatican, l'homme a aussi tissé des liens solides avec le monde catholique qui vont bien au-delà de son amitié avec Giovanni Bazoli. Son dernier coup de cœur : le réseau social mondial d'informations catholiques privé Aleteia (« Vérité » en grec), lancé en septembre 2012 à Rome. Paris et Washington, dont il est l'un des principaux soutiens financiers avec Claude Béhéar, Henri de Castries (AXA) et Jean-François Hélin. Le principal promoteur du projet est le Français Olivier Bonnassies (fondateur de Metalog). Son objectif : créer le « premier site religieux sur Google » avec 30 millions de visiteurs à l'horizon de quatre ans... Même s'il traverse une passe délicate, « Monsieur Z » n'est jamais à court de nouveaux paris. « Le bridge apprend l'humilité, c'est un jeu d'erreurs : gagne celui qui en fait moins que les autres », confiait-il il y a cinq ans (1).

(1) Interview à « L'As de Trèfle », journal de la Fédération française de bridge.